

Absolument

@now@n

<http://anowan.blogspot.fr/>

Il n'y a que deux bonnes façons de rencontrer ses parents :
Ne pas les choisir du tout, ou les choisir absolument.

Louise-Manon-Carmenta Faveletti.

*

Olivia n'était ni une petite, ni une grande. À ce titre, elle ne bénéficiait ni de l'assistance de ses aînées, ni du douteux privilège de corvées supplémentaires. Il s'agissait du bon âge pour solliciter la permission d'assister à l'école de rue, seule possibilité pour une enfant démunie d'apprendre la lecture et le calcul. La jeune professeure accordait ses leçons à crédit avec la certitude que ses élèves se mettraient bientôt à travailler et la rembourseraient, facile à prédire pour des orphelins et des enfants de quartiers pauvres.

Olivia n'était pas souvent peignée. Au moins, les éducatrices consentaient l'effort de bains collectifs où les pensionnaires étaient poussés pêle-mêle, ce qui faisait qu'on ne pouvait pas la dire sale. Le dernier problème de poux remontait à assez longtemps pour que ses cheveux frôlent ses joues et la laissent se croire jolie. Le souci revenait avec régularité parmi les filles et garçons : étaient-ils agréables ? Méritaient-ils un regard ? Était-ce normal de trembler lorsque les yeux d'une dame en habits chics s'attardaient sur leur cohorte, en promenade au-dehors des murs ?

Olivia ne croyait déjà plus à Eux. Pourtant, même des plus âgés qu'elle se prenaient à rêver, parfois, que Sélène les leur trouve. Eux. Ils ressembleraient à des bourgeois, ou à des ouvriers, ou à des artisans. Elles seraient belles, ou auraient l'air bonne comme du pain, ou peut-être seraient-elle de ces travailleuses sévères. Tous et toutes seraient à la recherche de quelqu'un pour remplacer l'enfant qui ne venait pas. Et ce quelqu'un, bien sûr, serait soi : l'évidence paraîtrait dès leur arrivée au foyer, ils vous prendraient dans leurs bras doux, ils signeraient tous les papiers, et tous les trois partiraient vers une maison accueillante.

Olivia envisageait de grandir seule. Elle absorbait avidement tout ce que pouvait lui apprendre l'école de rue, et elle peignait ses cheveux dès qu'elle parvenait à mettre la main sur un peigne. Elle réfléchissait à un métier parce qu'une fille comme elle ne pouvait pas devenir autre chose qu'une travailleuse sévère. Le foyer lui était un long rêve amer, dont elle préparait le réveil.

*

Monsieur Stiegsen-Rousseau espérait un enfant de son sang.

Madame Rousseau-Stiegsen lui soutenait que le moment était mal choisi.

Monsieur savait pourquoi.

Madame savait qu'il le savait, et qu'il le déplorait.

Tous les deux s'entendaient toutefois sur le fait que l'époque convenait à l'éducation d'un héritier, et que tous les enfants n'ont pas à être de sang.

Le conseil de quartier s'était prononcé sur leur capacité à accueillir un orphelin. Précaution que ledit conseil ne prenait pas avec les descendants naturels, ce qui ne manquait pas d'étonner celui qui y réfléchissait un peu. Les presque trois années d'un mariage jusque là fructueux, la nouvelle acquisition immobilière, le métier sûr du père et les diverses entreprises de la mère allaient en leur faveur. À leur désavantage, l'âge de madame, un peu jeune peut-être. Mais, dix ans séparant les époux, on leur fit la grâce d'oublier ce détail.

Monsieur et madame furent autorisés à entrer en tractations avec le foyer le plus proche de leur domicile. La chef éducatrice, Clothilde Ber, leur donna un premier rendez-vous par courrier pour la semaine suivante.

Tous deux rêvèrent beaucoup, chaque nuit. La main de monsieur se perdait sur la taille de madame, n'osait pas toucher le ventre vide. Madame murmurait à monsieur qu'un jour, ce serait possible. Qu'en attendant, il devait surmonter le problème. Qu'il ne pouvait pas se permettre d'aimer moins un vivant qu'un inexistant.

Tous deux imaginaient sans dessiner un visage. Ils savaient qu'exiger des cheveux blonds, un nez retroussé, n'est pas une façon de prendre un héritier. Les circonstances particulières qui les amenaient à repousser une grossesse les contraignaient aussi à ne pas élever un nourrisson. De fait, ils craignaient que tout enfant en-dessous de six ans soit trop jeune. Ensuite, ils hésitaient : devaient-ils demander de la stabilité, de la bonne humeur ? Il ne s'agissait pas des qualités les plus mises en avant dans un foyer, et, si elles se manifestaient, c'était peut-être que le pensionnaire se sentait bien là où il était. L'enfant aurait un passé particulier, sans doute marqué par la douleur ; ils s'espéraient à la hauteur.

Tous deux attendaient, fébriles, ce rendez-vous.

*

Olivia entendit comme les autres les éducatrices réclamer que tout le monde se prépare et vienne se mettre en rang dans le hall. Carl, qui était de service ce jour-là, vint même dans les dortoirs la tirer de force de son lit. Elle n'avait pas pris la peine de se déplacer parce qu'elle savait ce qui se passait, qu'elle le désapprouvait et qu'elle ne voyait pas au nom de quoi on l'obligerait à se scier les nerfs avec les autres.

Olivia vit son chapeau enfoncé sur sa tête en même temps qu'on lui enfilait son manteau. L'uniformité des pensionnaires cachait assez bien dans quel état de surprise la visite les trouvait. Une fois sûre que tous les enfants étaient alignés comme elle le souhaitait, les petits devant, les grands derrière et les autres au milieu, la chef éducatrice sortit de son bureau avec les deux adoptants.

Olivia se trahit elle-même, à les scruter de près. Ce qui frappait d'abord était le contraste entre l'homme et la femme : un géant à côté d'une souris. Ils portaient des vêtements sévères, lui un costume et la tête nue, elle une robe et un chapeau sur son chignon serré. Bras dessus, bras dessous, ils s'étaient arrêtés à la lisière de la pièce et contemplaient avec stupeur l'ensemble des pensionnaires en représentation.

— Faites votre choix ! Chacun a été correctement soigné, et, même si je ne dois pas porter de jugement sur mes petits, je dois dire qu'ils sont tous de vrais petits anges.

Clothilde Ber servait le même baratin à tous les aspirants parents, alors qu'elle ignorait presque tout de ce qui se déroulait au sein de ses murs. D'un côté, elle s'occupait de tâches administratives qui l'enfermaient dans son bureau ; de l'autre, on aurait pu attendre qu'elle en sorte, une fois l'administration finie.

Olivia, nerveuse, avalait sa salive pour se donner une contenance. Les secondes s'écoulaient avec une lenteur inimaginable, et les parents ne regardaient personne. L'homme avisait le hall entier, tandis que la femme semblait perdue. La chef éducatrice, dans une toux polie, les incita à presser le mouvement.

— Comment *osez-vous* ?

Madame Rousseau-Stiegsen lâcha le bras de son époux et avança, ulcérée, vers Clothilde Ber. Olivia ne voyait plus son visage, mais celui de la directrice du foyer dénonçait une panique en formation.

— Je ne comprends pas, madame !

— Imposer à vos protégés cette comédie intolérable ? Pour qui vous prenez-vous ? Vous croyez-vous boutiquière ? Pour qui les prenez-vous !

Monsieur Stiegsen-Rousseau intima le silence aux autres éducatrices qui cherchaient mollement à défendre leur supérieure. Madame poursuivit :

— Votre *travail*, celui pour lequel la Ville vous paye, est de recevoir les demandes des parents et de *choisir en fonction* ! Où avez-vous appris que les adoptants font leur marché ?

La colère pure se dissipait ; Clothilde Ber en récupéra assez de courage pour protester :

— *Vous*, pour qui vous prenez-vous, à remettre en cause mes méthodes et à m'humilier chez moi ! Sortez immédiatement, et croyez bien que votre dossier n'aboutira jamais ! Je n'arrive pas à y croire, qu'y connaissez-vous ?

Madame, le regard vide, laissa passer sa tirade. La chef éducatrice se rengorgea.

— Vous croyez pouvoir mieux comprendre que moi le métier pour lequel j'ai été formée, que j'exerce depuis maintenant cinq ans, sans la moindre plainte ?

— Je ne crois rien.

Monsieur échangea un regard avec elle. Madame reprit :

— Madame Ber, au nom des articles 144-16 et suivants du Code de la protection civile, je procède à présent à une arrestation citoyenne. Je vous prie de me suivre auprès du Conseil de quartier.

Monsieur hocha la tête.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Pour quel motif ?

— Manquement grave à vos obligations légales telles que définies dans les articles 330-1 et suivants du Code de la protection civile, qui traitent des maltraitances inexcusables pour un établissement chargé d'accueillir des mineurs dépourvus de tuteurs légaux. Il est précisé dans la circulaire de la Tour n°4313 que le constat de maltraitances psychologiques par le personnel d'un foyer constitue un flagrant délit et peut donner lieu à une arrestation. Laquelle vient d'être prononcée au titre du 144-16 en présence de l'officier Sven Stiegsen-Rousseau de la Garde de Ville.

Monsieur Stiegsen-Rousseau attrapa l'épaule d'une Clothilde Ber estomaquée et la dirigea vers la sortie. Madame Rousseau-Stiegsen suivit. Olivia resta, comme ses camarades,

abasourdie. Ce qui était certain, c'était que ces parents n'avaient choisi personne – mais, chacun le comprenait, cette fois-ci, ce n'était pas de leur faute.

*

Le conseil de quartier auditionna Clothilde Ber au plus vite afin de lui éviter l'humiliation d'une convocation ultérieure. Elle avoua sans atermoyer qu'elle pratiquait la présentation de tous les orphelins aux adoptants depuis son arrivée à son poste, car cela lui semblait la méthode la plus cohérente. Les parents avaient le droit de choisir. Non ?

Le conseil de quartier lui fit relire la charte de sa profession. La chef éducatrice se plaignit, admit qu'elle la connaissait mais que ce document était daté et complètement détaché de la réalité du terrain. Et, la réalité, c'était qu'elle ne connaissait pas sa quarantaine de pensionnaires, qu'elle n'en avait pas le temps, et qu'elle ne pouvait pas choisir le bon adoptable à la place des premiers concernés rien qu'en utilisant leurs critères.

Madame Rousseau-Stiegsen assista à tous les débats, frappant le banc de sa main lorsqu'ils lui semblaient dériver puisqu'elle n'avait pas le droit à la parole. Monsieur Stiegsen-Rousseau la rejoignit parfois pour s'assurer qu'elle ne manquait de rien, mais il se trouvait en service et ne pouvait jamais rester. Certains collègues passèrent également. Elle n'en bougea pas plus.

Le conseil de quartier établit d'abord qu'il y avait faute, puis s'interrogea sur la responsabilité de celle-ci : s'étendait-elle aux subordonnées ? Il décida que non. Les sanctions étaient automatiques : une peine d'amende, l'interdiction de travailler au même emploi. Clothilde Ber s'écria que c'était un scandale, mais son avis ne comptait plus. Aucune remplaçante n'était disponible dans l'immédiat ; la directrice d'un autre foyer, scandalisée par l'affaire, acceptait d'être mutée dans celui-ci à condition que son assistante prenne sa place à son poste actuel. La mutation interne nécessaire prendrait deux semaines à s'élaborer.

Le conseil de quartier demanda à madame Rousseau-Stiegsen si sa formation d'éducatrice en établissement spécialisé dans l'accueil des mineurs était toujours à jour. Elle répliqua qu'elle n'avait jamais exercé plus d'un mois au même endroit parce qu'elle ne savait pas fermer sa bouche lorsqu'il le plaisait à sa supérieure, art que maîtrisaient, au passage, les anciennes subordonnées de Clothilde Ber, et qu'elle ne se sentait pas compétente pour assurer la tâche complète d'une directrice de foyer. En revanche, elle s'estimait capable de s'occuper de l'intendance dans l'intervalle.

Le conseil de quartier fit d'Ada Rousseau-Stiegsen la responsable par intérim du foyer d'Olivia, ajoutant un métier à sa longue liste de professions.

*

La nouvelle chef éducatrice ne changeait pas grand-chose à l'ambiance. Hormis les séances éprouvantes où des inconnus intimidés regardaient tous les pensionnaires sous le menton jusqu'à désigner, tremblants, celui qui leur plaisait le mieux, la gestion du foyer n'allait pas si mal. Seule différence, qui concernait à peine les enfants, madame Rousseau-Stiegsen avait fait parvenir une avance sur paiement à la jeune fille de l'école de rue où se rendait le foyer. Carl avait persiflé que c'était de l'argent jeté par les fenêtres, madame avait répondu d'un petit ton sec que les gens travaillent effectivement mieux le ventre vide et lui

avait donné corvées sur corvées à l'heure de sa pause déjeuner. Les autres éducatrices filaient doux, arguant que la furie ne serait là que peu de temps et qu'avec l'autre, du métier, on pourrait négocier.

Olivia n'en menait pas large, la main suspendue, indécise, devant la porte du bureau. Elle sentait qu'elle devait l'abattre, frapper, se signaler, mais cela aurait déclenché toute une série d'actes qu'elle ne se sentait pas prête à jouer, et l'aurait peut-être désignée comme cible pour les éducatrices en rogne. Des pas résonnèrent de l'autre côté, de plus en plus proches. Olivia fit un bond en arrière lorsque la porte s'ouvrit d'elle-même.

— Bonjour. Tu voulais quelque chose ? J'ai vu ton ombre derrière les vitraux.

Olivia baissa la tête. Madame Rousseau-Stiegsen la fit entrer d'autorité dans le bureau. La fillette, la première surprise passée, remarqua surtout la quantité de papiers qui avaient été jetés dans un bac plutôt que rangés convenablement. La directrice suivit son regard.

— Documentation inutile. Va savoir pourquoi une telle dingue du classement a décidé de faire carrière dans le social. J'essaye d'épurer le système pour la vraie remplaçante. J'ai de la tisane et des gâteaux secs. Assieds-toi.

Olivia hocha la tête. Tétanisée, elle ne quitta plus la femme des yeux lorsqu'elles s'installèrent toutes les deux.

— Que voulais-tu ?

Olivia ne s'était jamais sentie aussi stupide. Madame Rousseau-Stiegsen ramena un formulaire devant elle et déclara :

— Tu peux rester ici, manger, boire, jusqu'à ce que tu retrouves ta langue. Je t'attends.

La directrice se remit à travailler. Elle sentait le regard de l'enfant sur elle, mais elle croyait fermement que si elle avait quelque chose à dire, elle y parviendrait à un moment où un autre. Elle continua sa tâche. Personne n'avait réussi à excéder sa patience depuis au moins deux jours, et elle pensait qu'il s'agissait d'une habitude à conserver. Une nouvelle volée de papier finit sa vie dans la corbeille pour les chiffonniers. La petite fille ne se manifestait toujours pas. Avait-elle déjà quitté le bureau ? Madame Rousseau-Stiegsen releva la tête.

Olivia dormait.

*

Olivia sentit deux bras entourer son corps, le saisir et l'envoler. Elle bascula d'instinct près de sa porteuse, qui raffermi sa prise. Elles marchèrent deux pas, puis Olivia fut déposée sur le canapé. Une couverture pesa sur elle. Le dos frais de la main de madame Rousseau-Stiegsen effleura son front à la recherche de fièvre.

Olivia n'était pas malade. Mais elle avait réfléchi toute la nuit à ce qu'elle pourrait dire, à la gêne qu'elle ressentait en repensant à la femme ou à son époux, à cette envie de bien faire et à cette peur de passer pour une idiote... Elle n'en avait pas dormi, et les éducatrices ne laissaient personne rester au lit tard le matin.

Madame retourna travailler. Elle ne s' alarma que lorsqu'elle entendit la petite fille geindre ; un cauchemar, vu la façon dont elle se retournait. Elle serait bien intervenue, mais son sommeil s'interrompit d'un coup. Les yeux ensommeillés, Olivia se tourna vers le bureau de la directrice. Madame revint à côté du canapé, s'accroupit pour se trouver à la même hauteur.

— Tout va bien ?

— Oui...

— Ah ! Tu sais parler.

Olivia se cacha la tête dans les épaules.

— C'est trop difficile de vous le dire.

— Je suis là. Je t'écoute.

Madame rajusta la couverture sur les épaules de la petite fille. Celle-ci ferma les yeux, débitant :

— Merci de nous avoir dit que ce n'était pas de notre faute. Avant, les gens venaient devant tout le monde, et tout le monde savait que si on n'était pas choisi, c'était qu'on n'était pas assez bien, vous comprenez ?

— Personne n'avait le droit de vous faire ça.

— Mais maintenant, ça veut dire qu'on ne verra plus les parents ? Ils parleront avec la directrice, et la directrice verra qui pourra aller avec eux ?

— C'est prévu ainsi par la loi.

— Alors je ne veux plus en faire partie. Je ne veux plus qu'on puisse donner mon nom. Je ne veux pas passer des années à me dire que personne ne veut de moi. Je préfère rester ici toute seule.

Olivia n'y vit plus rien pendant un temps, puis elle éclata en sanglots. La directrice ouvrit ses bras, hésita, les rangea.

— Allons, allons, tu ne peux pas dire ça ! Il y a tous les jours des parents qui cherchent des enfants. Un jour, vous vous rencontrerez.

— Comment pouvez-vous dire ça ? Ce n'est pas vrai ! Il y a des filles et des garçons qui partent d'ici parce qu'ils sont assez vieux pour travailler, et personne ne veut d'eux. Je suis trop vieille, les gens veulent des petits qui ne se rappellent de rien. Les filles disent qu'il faut prier Sélène et qu'elle a prévu des parents sans enfants pour tous les enfants sans parents, mais j'ai des parents ! Ma mère m'a mise ici parce qu'elle a trop d'enfants, pourquoi Sélène ferait quelque chose pour moi ? Ça ne sert à rien de croire que quelqu'un va venir et vouloir être ma mère. C'est un rêve, et ça ne se réalise pas.

Olivia se tut. Elle prit la main fraîche avec la petite sienne, et y blottit sa joue. Madame Rousseau-Stiegsen n'y tint plus et serra contre elle ce tout petit bout de désespoir. Elle sentit les larmes la gagner par ricochet, mais elle ne les laissa pas s'épanouir.

— J'étais bien plus vieille que toi quand ma mère m'a adoptée. Elle voulait que sa fille ait une sœur aînée pour veiller sur elle. Ce n'était peut-être pas la meilleure des mères ou la meilleure des femmes, mais ce n'était pas si mal. Petite fille, regarde-toi, comment peux-tu dire que tu ne veux pas de parents quand ça te met dans cet état d'y renoncer ?

Olivia était incapable d'articuler. Elle se contenta de renifler, consciente d'avoir le visage rouge, gonflé et très laid.

— Quand je suis venue ici avec mon mari, nous voulions rencontrer une petite fille qui ait à peu près ton âge. Si madame Ber avait fait son travail, elle nous aurait peut-être présentées. Mais il a fallu que nous nous rencontrions toutes seules – ou n'es-tu venue dans mon bureau que parce que je suis ta directrice ? Olivia, je ne me demande même pas si je veux de toi comme fille ; je te demande si tu voudrais de moi comme mère.

Olivia calma ses sanglots, confuse. Madame Rousseau-Stiegsen relâcha son étreinte, planta ses yeux dans les siens. Puis, lentement, posa son front sur son front. Olivia ne pensait plus. Elle se sentait bien. Elle releva la tête, et dit :

— Oui. S’il vous plaît, oui.

*

Toutes deux attendirent la fin de la période de transition. Un adoptant ne pouvait pas aussi être l’intermédiaire de l’adoption ; madame Rousseau-Stiegsen supplia la nouvelle directrice de constituer au plus tôt un dossier pour eux. Alise-Renée-Rose Lemarchand rit et l’informa que dans la profession, après le coup d’éclat perpétré par les époux Stiegsen-Rousseau, on pariait qu’ils repartiraient avec les quarante-quatre pensionnaires. Elle prévint Madame qu’il leur serait probablement plus difficile d’entamer une nouvelle procédure, car le temps oublierait que Clothilde Ber était une directrice déplorable pour retenir qu’Ada Rousseau-Stiegsen avait causé son renvoi.

Olivia revit celui qui serait son père. Il s’inquiétait toujours de si elle allait bien, de ce qu’elle aimait manger, des couleurs qu’elle souhaitait voir dans sa chambre ; elle ne savait pas quoi lui répondre, car personne ne s’était jamais intéressé aussi exclusivement à ses caprices. Monsieur Stiegsen-Rousseau ne le prenait pas mal, disait qu’ils verraient tous ces détails plus tard en famille, mais Olivia se sentait gênée pour lui. Il lui demandait de l’appeler Sven, et de réfléchir à si elle avait envie de l’appeler père.

Olivia connaissait le prénom de madame, et savait qu’elle serait assez tôt sa mère pour qu’il soit convenable de l’appeler ainsi dès à présent, mais elle se sentait si intimidée qu’elle n’osait pas. Ada ne lui en tenait pas rigueur.

Les éducatrices étaient très excitées par l’adoption. Sans le vouloir peut-être, elles redoublaient d’attention envers Olivia. Celle-ci s’en trouvait encombrée de pommes, de barrettes pour ses cheveux et d’oreillers frais. Ses camarades les plus malins en profitaient en cherchant sa compagnie, ce qui la rendait maladroitement populaire. Aucun ne lui en voulait de partir : chacun le souhaitait pour lui-même et les autres, après tout. Olivia promit de leur envoyer des courriers dès qu’elle aurait appris à écrire, mais les plus grands lui répondaient qu’elle n’y était pas forcée et qu’elle devait vivre sa vie.

Ada et Sven organisèrent la signature du contrat au plus vite, et firent annoncer la date à leur fille. Le dernier soir, Olivia put à peine dormir. Quelques uns des grands qui partaient fumer en cachette sur le toit du foyer s’en aperçurent et l’invitèrent à se joindre à eux. Voyant qu’elle avait peur, ils lui parlèrent de toutes les jolies robes qu’elle aurait, de la préceptrice qui lui enseignerait la lecture et peut-être le piano, du travail pas trop fatigant que ses parents lui trouveraient, de la chambre où elle dormirait toute seule aussi tard que possible. Elle dit que sa mère aussi avait été adoptée, et qu’elle ne savait pas quoi en penser ; ils lui répondirent qu’avec un nom comme Rousseau ce n’était pas étonnant et que ça ne signifiait rien. Ils lui passèrent une cigarette, mais elle n’en aima pas le goût trop âcre et n’en voulut pas plus d’une bouffée.

Olivia sentit ses yeux la piquer quand un soleil rouge cuivre embrasa la Ville. Il chassait des ombres brunes vers l’ouest, inondant l’est d’or. Une fille conseilla de dormir très peu, pas

plus d'une demi-heure, pour avoir l'apparence d'un bon sommeil et tenir jusqu'à l'après-midi. Elle réveilla Olivia elle-même lorsque la chef éducatrice la convoqua.

*

Depuis l'extérieur, le siège du conseil de quartier bruissait déjà beaucoup, et une file dense de personnes cherchait encore à entrer. La directrice du foyer contourna le bâtiment avec Olivia. Celle-ci ne pouvait pas s'empêcher de demander s'il y avait quelque chose de plus intéressant qui se déroulait en même temps que leur cérémonie, parce qu'il était impossible que tout ce monde soit là pour eux, mais son accompagnatrice ne lui répondait pas. Olivia aperçut enfin Ada qui attendait à la porte de derrière. Elle souriait, spectacle surprenant qui contamina la petite fille. La directrice prit congé, et la mère emmena l'enfant.

Madame Rousseau-Stiegsen avait fait arranger ses cheveux pour l'occasion. Et, vaporeux comme ils le devenaient, l'œil ne pouvait plus rater à quel point ils étaient roux – ce qui, pour une orpheline nommée Rousseau, n'était guère étonnant. Elle entraîna Olivia dans un tout petit salon doucement éclairé où étaient servis une boisson chaude et des gâteaux secs, la priant de prendre place sur l'un des fauteuils. Elle portait un maquillage fort, mais déposé d'une main experte, et ne voulut rien porter à sa bouche de peur de gâcher le rouge de ses lèvres. Olivia entendait, à travers la porte fermée de la pièce, une rumeur importante. Elle interrogea Ada du regard en buvant sa tisane.

— Par tradition, nous devons rester un peu toutes les deux. Pas neuf mois, mais l'idée y est. Ensuite, je te « présente » à ton père, et nous signons le contrat. J'ai décidé d'en profiter pour répondre à tes questions, ou, si tu n'en as pas, pour t'exposer ce qu'il nous semble essentiel que tu saches avant d'accepter de t'associer à notre famille.

Olivia avala difficilement sa salive.

— Nous ne sommes pas très riches. Nous vivons confortablement, mais sans plus. Nous travaillons dur, et si nous te voulons c'est pour que ce travail bénéficie à quelqu'un, qu'il forme un patrimoine cohérent dont tu pourras hériter si nous disparaissions. Nous discutons avec certains de nos amis pour payer un précepteur commun à leurs enfants et toi ; vous ne seriez jamais plus de cinq ou six élèves, ce qui reste convenable pour travailler. Nous ne comptons pas te demander de travailler avant la fin de tes études, sauf si tu le souhaites. Nous ne sommes quasiment jamais invités aux événements mondains, c'est lié à l'histoire un peu compliquée de nos familles, toujours est-il que tu ne dois pas t'attendre à devenir une jeune femme du monde. Si jamais nous avons un autre enfant, tu resterais l'aînée et ne perdrais aucun de tes droits. Y a-t-il autre chose ?

— Avez-vous une maison ?

Ada se frappa le front.

— Comment ai-je pu l'oublier ? Nous venons d'acquérir une demeure dans le quartier des Ganses. Un étage plus les combles, des caves parfaites, dix chambres, une salle d'eau chaque, un chouette salon, une cuisine impeccable, une cour, un jardin, et une dépendance tout à fait aménageable.

Olivia ouvrit des yeux ronds.

— Et vous dites que vous n'êtes pas très riches ?

— Nous l'avons eue pas très cher. L'ancien propriétaire est tombé pour une affaire de spéculation sur le blé, c'était l'occasion. Je me lance dans une pension sur les huit chambres inoccupées, et je loue la dépendance à des amis qui cherchaient un endroit où ouvrir leur dispensaire – je ne pensais pas le leur proposer au début, mais les voisins sont tellement désagréables, ça leur fera les pieds. Et avec le poste de Garde qui vient d'ouvrir non loin, comme le quartier n'est pas connu pour ses débits de boissons, j'hésite à monter une buvette à l'intention des recrues. Enfin, des petites choses. J'ai très peu de rentes et Sven aucune, je te l'ai dit, nous devons travailler.

— Vous devez gagner beaucoup avec tout ça !

— Mais non mon chat, ce ne sont que des projets ! Et je ne *gagne* pas d'argent, je laisse ça à monsieur. Je joue avec, c'est beaucoup plus amusant. C'est tout ce que tu voulais savoir ?

Olivia se posait enfin des questions. Sa curiosité jusque là en sommeil ne se contentait plus que cette femme soit sa mère : elle découvrait à travers ses paroles des détails de ce à quoi ressemblerait sa vie et ne souhaitait rien tant que la faire parler davantage. Il lui semblait qu'elle ne voyait qu'un petit rai de lumière à travers un carreau cassé. Elle se fichait désormais de se couper sur les bris de verre ; elle voulait tout contempler. Elle passa sa langue sur ses lèvres.

Et si madame le prenait mal ? Si elle la croyait bête et ne voulait plus d'elle ensuite ?

Il y avait un moyen si simple de s'assurer que ça n'arrive jamais.

— Allons signer, et vous me direz ?

— Nous aurons tout le temps après, en effet.

Ada lui passa la main dans les cheveux ; le monde les attendait.

*

Le conseil de quartier se réunissait en audience publique. Les bancs ne laissaient plus place à personne : s'y tassaient une joyeuse bande d'invités dont on aurait perdu son temps à compter les têtes. Ada murmurait à Olivia une ribambelle de présentations furtives : « ma mère... la mère de Sven... ma sœur... une très bonne amie... son neveu... » La fillette était incapable de retenir leur visage, mais tâcha de se faire une idée d'ensemble. Mise mal à l'aise par la foule, elle finit par observer le plafond, et le portrait serein de Sélène qui s'y étalait.

Olivia appartenait à la Ville, et se trouvait protégée par Sélène. La femme-lune recueillait ceux qui n'avaient plus de quoi vivre sous le Soleil. L'orpheline rêvait parfois à cette compagne céleste, et ne savait jamais au matin si elle étouffait ou non dans son ombre.

Sven, vraiment très grand et très bouleversé, apparut dans son champ de vision. Olivia lui fit une révérence, dans le doute. Elle décolla du sol alors qu'il l'attrapait et la montrait à la salle ; elle retint un cri d'effroi. Il la ramena contre lui, dans une étreinte qu'elle lui rendit volontiers. Le public en rit avec Ada. Olivia retrouva terre, chancelante. Les deux autres lui prirent chacun une main. Elle marcha avec eux vers l'estrade.

Le conseil de quartier informa la famille que l'adoption était un contrat inaltérable et définitif, ce qui signifiait qu'elle ne pourrait pas changer d'avis. Ada et Sven réitérèrent leur volonté de prendre soin d'Olivia et de l'éduquer selon les valeurs citoyennes qui faisaient l'identité de la Ville. La présidente du conseil, toute de douceur, demanda à Olivia quel était son souhait.

Olivia regarda au-dessus de la tête de la présidente. La patronne de la Ville y souriait encore, femme-lune toujours au-dessus des nuages, observatrice et inaccessible. Depuis son abandon, le foyer avait été un rêve amer dans la nuit de Sélène ; à ses côtés, sa mère était une aube resplendissante et son père un jour éclatant.

Olivia prit sa respiration, et, d'une voix claire, elle les choisit absolument.